

AU NOM DU PÈRE ET DU FILS



Orhan Pamuk a reçu le Prix Nobel de littérature en 2006. Francesca Mantovani/Gallimard

Roman » Orhan Pamuk livre un nouveau récit poignant, *La Femme aux cheveux roux*, sur le mode du thriller, qui relève aussi bien du conte initiatique que de l'essai sur les grandes questions morales.

Ne pas se fier aux apparences. Le narrateur d'Orhan Pamuk a l'air de conter son histoire sur le ton de la simplicité. Pas de style ampoulé, pas de mots difficiles, le « je » semble égrener les phrases au jour le jour. On dirait d'abord le récit d'un homme sans importance, on croirait trouver le double de son précédent héros du quotidien, Mevlut. Mais, progressivement, la plume de l'auteur distille une tension sourde, dont on ne prend vraiment la mesure qu'au mitan du livre, à la fin de la première partie. Cem Bey est trop cultivé pour ne pas chercher du sens aux impressions, aux sensations, aux événements, qu'il ausculte de manière extrêmement précise.

D'autant qu'en toile de fond de son parcours, il y a la ville d'Istanbul, sa croissance exponentielle et folle durant les trente dernières années: comme si leurs deux âmes malades évoluaient en miroir l'une de l'autre. Orhan Pamuk raconte la capitale turque aussi puissamment qu'il décrit les tourments de son héros.

Parricide et filicide

Il ne faut pas se fier aux apparences. Après la dédicace, Orhan Pamuk cite trois brefs passages du Grec Sophocle, de Nietzsche qui cite Œdipe, ainsi que d'un autre mythe, iranien cette fois, *Le Livre des Rois* de Ferdowsi, qui raconte non pas un parricide mais un filicide. Il faudra tout le roman *La Femme aux cheveux roux* pour démêler l'importance, dans la trajectoire d'un quidam comme Cem Bey, de ces histoires

fondatrices, contées d'une génération à l'autre depuis la nuit des temps, pour comprendre à quel point elles continuent de nous façonner.

Oui, il faudra tout le roman, il faudra arriver jusqu'aux reversantes dernières pages. Car il y a du suspense dans ce nouveau texte du Prix Nobel de littérature. A la manière d'un thriller, la mort rôdant à chaque tourne, il distille les clefs de compréhension au compte-gouttes: le lecteur, happé, ne parvient pas à lâcher le morceau. Et pourtant, tout avait commencé de manière apparemment anodine...

L'auteur met en scène l'acte génialement créateur de l'écrivain

Un fils plutôt éduqué, un père gauchiste qui quitte les siens pour refaire ailleurs sa vie, la nécessité de travailler dès le lycée pour apporter de l'argent à la maison, rien qui semble particulièrement dissonant dans la Turquie des années 1980. Voilà donc le narrateur apprenti d'un maître puisatier. En marge, c'est l'utilisation sauvage des ressources hydrauliques et les constructions anarchiques, au bon vouloir des magnats de l'immobilier et des investisseurs, qui passent à la question.

Mais la suite gifle, dérange, déjoue les apparences. On ne révélera pas ici les différentes intrigues mêlées, l'intérêt du roman étant précisément de les découvrir au fur et à mesure, fidèlement au regard de celui qu'on prend pour le narrateur, qui avance à tâtons, qui ne

comprend pas tous les tenants et aboutissants de son existence, mais qui cherche inlassablement du sens. On dira seulement que l'absence de son père est centrale, que les notions de destin et de liberté s'imbriquent au point de donner le vertige. Tandis qu'Orhan Pamuk livre son actualisation des grands mythes de Laïos et Œdipe et de Rostam et Sohrâb – les deux versants du couple père-fils –, il dévoile pudiquement les premiers émois amoureux de Cem Bey et de manière plus frontale son ascension sociale indécente jusque dans les années 2010, c'est-à-dire aujourd'hui.

Culpabilité et remords

Le talent de l'auteur est là, mêler la grande histoire à l'histoire individuelle, les questionnements éthiques universels au quotidien, la puissance dévastatrice de la tragédie à la vie. Son personnage de la femme aux cheveux roux dit à la fin qu'un roman doit être «aussi crédible qu'une histoire vraie et aussi familier qu'un mythe». Il doit faire éprouver dans sa chair la culpabilité et les remords, d'abord non formulés, qui saignent sourdement dès les premières pages, puis qui éclatent au point d'aveugler.

Car les apparences sont trompeuses. Par la grâce de la plume d'Orhan Pamuk, tout le livre peut être relu et réinterprété à l'aune des ultimes mots. Au-delà de tout ce que porte déjà son texte, il réussit encore à mettre en scène l'acte génialement créateur et fertile de l'écrivain. » ELISABETH HAAS

» Orhan Pamuk, *La Femme aux cheveux roux*, Ed. Gallimard, 298 pp.



JEUNESSE

LA MÉMOIRE QUI FLANCHE

Enfants » Les animaux de Colette sont inquiets. Depuis quelque temps, elle oublie de plus en plus de choses et ne sait plus où elle en est. Même les chansons qu'elle connaissait si bien lui échappent de plus en plus. Son neveu Théo, inquiet pour elle, veut la placer dans une maison de retraite. Mais Colette va déprimer loin de sa maison, et eux, le chat de gouttière, la tortue, le cacatoès et leurs amis, que vont-ils devenir si leur chère Colette doit partir? Heureusement, Saphir, la chatte du bout de la rue, a peut-être une solution à leur proposer. Ses maîtres pourraient venir vivre avec Colette et l'aider. Un roman plein de douceur pour aborder sans fard mais sans misérabilisme le douloureux sujet de la maladie d'Alzheimer. » CH

» Mymi Doinet, *Coco n'est pas zinzin*, Ed. Nathan, coll. Premiers romans, 48 pp., dès 7 ans.



CONFLIT DE LOYAUTÉ

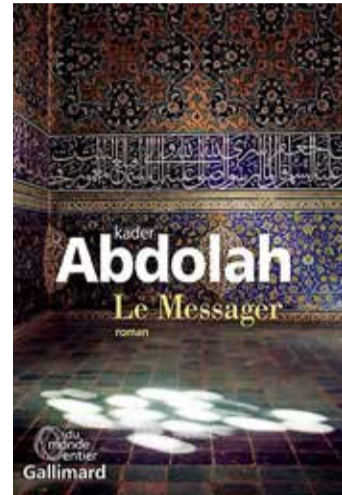
Ados » Le père de Victor est d'origine égyptienne, sa mère belge. Elle a disparu il y a longtemps. Comme son père quitte la Belgique pour son travail et ne peut pas l'emmener tout de suite avec lui, Victor va passer quelques mois chez ses grands-parents maternels belges. Mais ses grands-parents paternels ne veulent pas être éloignés de lui. Bientôt, les deux couples se disputent l'amour de Victor, dans une escalade toujours plus folle qui s'accroît quand les Égyptiens viennent s'installer dans la maison en face de celle des Belges. La guerre des grands-mères ne connaît plus de limite et Victor est écartelé. Inspiré par la double origine de l'auteur, un roman perturbant qui interroge sur ce que l'amour peut entraîner. » CH

» Olivier Ka, *Loukoum Mayonnaise*, Ed. Rouergue, coll. doado, 144 pp., dès 11 ans.



LES CHRONIQUES DE L'UNI

Le combat d'un prophète



Kader Abdolah » «Les anciens prophètes se sont tous présentés avec un miracle. Et toi, Muhammad? [...] Où est ton miracle? – Ici. Dans mes récits. Le Coran est un miracle!» De l'enfance misérable d'un orphelin qui ne sait ni lire ni écrire à l'avènement de sa civilisation – l'islam – et de son livre – le Coran –, le lecteur reste suspendu au portrait vivant de l'homme Muhammad, de ses forces et de ses faiblesses, dont aucune n'est passée sous silence.

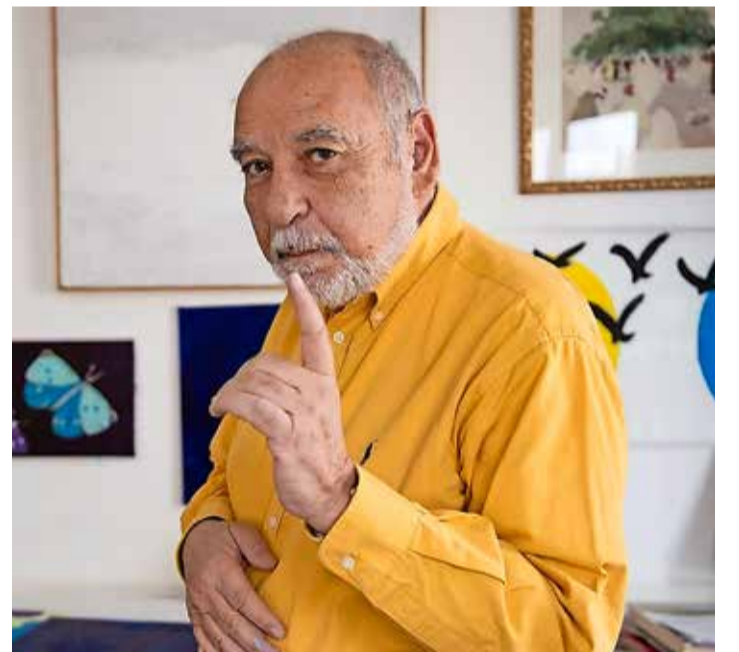
Zayd, narrateur, scribe et fils adoptif du prophète, chemine pour retrouver ceux qui ont entouré et porté aux nues le messager d'Allah: conseillers, esclaves, partenaires de révolution. Autant de témoins d'une ascension dont on se plaît à écouter les secrets à l'ombre des couloirs d'une belle mosquée. De son combat et des doutes qui le rongent, le prophète tire une véritable expérience de vie qui s'accomplira en sourates, les petits fragments poétiques qui constituent le Coran. Il unifiera depuis lors une communauté tout entière dans les traces de celui qui fut leur maître à penser.

La plume remarquable de Kader Abdolah, écrivain iranien qui vit aujourd'hui en exil aux Pays-Bas, trouve les mots justes pour restituer la vie d'un homme simple mais pugnace. Un véritable messager de Dieu, dont les qualités humaines sont les racines qui s'enfoncent dans le terreau fertile de l'histoire. »

RAPHAËL ORIOL

» Kader Abdolah, *Le Messenger*, Ed. Gallimard, 312 pp.

Tuer pour dormir



Loufoque et cynique, Tahar Ben Jelloun. F. Mantovani/Gallimard

Tahar Ben Jelloun » «Je n'étais pas un tueur, mais un «hâteur» de mort», se justifie le narrateur de *L'insomnie*, un scénariste marocain dont on ne connaîtra jamais l'identité, miraculeusement soulagé de ses troubles du sommeil après avoir tué sa mère. Cependant l'effet s'estompe rapidement. Il décide alors d'assassiner des individus en fin de vie qui le «méritent»: un pédophile, un ex-bourreau, un trafiquant de drogue, etc. La liste des victimes s'allonge au fil d'un récit délirant, dans lequel le narrateur tue inlassablement pour atteindre un but devenu obsession: dormir.

Écrivain francophone le plus traduit au monde, membre de l'Académie Goncourt, Tahar

Ben Jelloun signe un roman original, loufoque et teinté de cynisme. Les nombreux personnages traversant la vie du scénariste sont hauts en couleur, même si certains manquent un peu d'épaisseur. Léger au premier abord, l'ouvrage contient d'ailleurs une intéressante critique de la corruption, de l'intolérance et des inégalités sociales au Maroc. Un roman riche de divers degrés de lecture, dont le suspense maintient en haleine jusqu'au bout. » ELISE PRÉTRE

» Tahar Ben Jelloun, *L'insomnie*, Ed. Gallimard, 260 pp.



COLLABORATION Le domaine Français de l'Université de Fribourg propose à ses étudiants de s'initier à la pratique du compte rendu littéraire journalistique. En partenariat avec *La Liberté*, ceux-ci se voient offrir un espace dédié où leurs chroniques paraissent régulièrement. LIB